

PIERRE MAC ORLAN

de l'Académie Goncourt

LA LANTERNE SOURDE

SUIVI DE

**Le livre de la guerre de Cent Ans
La chanson des rues - L'argot et la poésie
L'argot dans la littérature
Histoires montmartroises
Images de Paris
Surprenants visages de Paris**

PRÉFACE

DE GILBERT SIGAUX

Nouvelle édition augmentée

nrf

GALLIMARD

ISBN 2-07-024075-4

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1953.

© Éditions Gallimard, 1982,
pour la nouvelle édition augmentée.

Imprimé en France.

PRÉFACE

Il y a dans l'œuvre de Pierre Mac Orlan (26 février 1882-27 juin 1970) un certain nombre d'ouvrages qui méritent une attention particulière — car ils sont révélateurs de sa personnalité. Ils constituent une saga du souvenir, une suite de témoignages, de reportages où le présent et le passé dialoguent, se répondent, se mêlent enfin. La tonalité, la musique, le style de ces livres tiennent étroitement aux paysages qui correspondent aux rencontres majeures de l'écrivain. Musique, ton, style se reconnaissent. Ils sont familiers aux lecteurs de Mac Orlan.

*C'est assez tôt dans sa carrière qu'il a pris l'habitude de doubler ses romans ou ses récits de chroniques, d'essais, de libres méditations, de rappels nostalgiques où il inscrivait la substance secrète et les images de ses expériences. Dès 1915 et 1916, alors qu'il est encore soldat, il écrit *Les Poissons morts* — livre bref, mais lourd du poids de centaines de milliers d'inconnus morts. C'est une suite d'eaux-fortes gravées d'un trait sans bavures, direct, amer et puissamment ironique. Un peu plus tard il donnera *La Fin*, un reportage écrit au jour le jour pour *L'Intransigeant* où on voit le soldat devenu journaliste retrouver les traces, dans les décombres, de ceux qui n'étaient plus « non plus que s'ils n'eussent jamais été ».*

LA LANTERNE SOURDE

En vérité, depuis 1918, tous les livres de Mac Orlan sont peuplés de fantômes et remplis d'ombres humaines qu'il a sauvées du temps, qu'il a comme gardées et emmenées dans sa barque — non parfois sans un sentiment de désespoir et d'amertume, et jamais sans une nostalgie qui lui est restée précieuse.

Les essais-souvenirs qui jalonnent sa route, ses mémoires discontinus, si l'on préfère, peuvent avoir des titres qui n'annoncent guère leur contenu. Pour ne prendre qu'un exemple, celui du dernier long texte de Mac Orlan (1962) Du Moulin Rouge à Buffalo, consacré à Toulouse-Lautrec, on peut s'étonner passagèrement (non regretter) d'y trouver d'abord des souvenirs de l'arrivée à Paris de l'auteur, et de sa découverte de Montmartre. Mais vite on éprouve que l'intérêt de ces pages colorées, fruitées, toutes bruissantes d'images, tient d'abord au regard qui les ressuscite. Et peu importe si Toulouse-Lautrec n'est pas toujours au centre.

Un des grands charmes de l'art de Mac Orlan est ainsi d'être multiforme. Il ne cesse de se référer (et pas seulement quand il parle des peintres) aux aspects les plus extérieurs, les plus fugitifs aussi d'un paysage ou d'une ville.

Il a commencé, on s'en souvient, par être peintre et dessinateur. On a de lui des gouaches et des dessins au trait en grand nombre — et jusqu'à ses derniers jours il gardera ses crayons et ses petits pinceaux à portée de la main. Écrivain, il reste un homme au regard aigu. Nourrissant ses textes de références plastiques (le cinéma relayant souvent la peinture) il y met aussi le souvenir des chansons de la rue. Et des évocations de lectures — auteurs et personnages. Ses écrivains familiers, ses intercesseurs, reviennent fréquemment en scène. On les retrouve, de livre en livre — Villon, Nerval, Stevenson, Kipling et vingt autres.

PRÉFACE

Et ces cortèges, il les conduit, avec une sage mesure, une aimable ironie, à travers le passé et jusqu'au présent. Rouen, Montmartre, Naples, Rome, Londres, Bruges sont en fond de tableau : ce sont les villes de sa jeunesse (parfois de son âge mûr) et elles sont le cadre inoublié de ses expériences.

Il ne se séparera jamais, dans son œuvre d'essayiste et de mémorialiste (la plupart du temps il est les deux à la fois), de ses fantômes, de ses amis intemporels.

*Quand il publia en 1953 *La Lanterne sourde*, réunion des trois premiers essais que l'on va trouver dans ce volume, il n'ajouta aucun commentaire préliminaire, ce qui lui arrivait pourtant fréquemment quand il rassemblait des témoignages plus ou moins anciens. C'est peut-être que cet ensemble parlait par lui-même : il opposait l'année 1925 — qui correspond aux deux premiers et l'an 1940 celui de la fin d'un monde...*

*Pour une édition de ses œuvres complètes¹ qui parut de 1969 à 1971 il avait accepté que j'ajoute à son premier choix sept textes dont on trouvera en fin de volume les origines et les dates de première publication. C'était, à part *L'Argot* dans la littérature, une heureuse remise au jour — car il s'agit de pages dispersées et introuvables. Comme l'édition des œuvres complètes est aujourd'hui épuisée, nous avons saisi l'occasion de cette réimpression pour donner aux lecteurs anciens et nouveaux de Pierre Mac Orlan des pages propres à leur faire retrouver ou reconnaître un des écrivains les plus surprenants et les plus séduisants de notre époque.*

Gilbert Sigaux

1. Ving-cinq volumes. Cercle du Bibliophile. Genève.

AUX LUMIÈRES DE PARIS

Essai
(1923-1924)

LA SEINE ET LES PONTS DE PARIS

Une fille qui portait des jupons pleins de trous et qui fréquentait des jeunes coquins désœuvrés immortalisa le cours de la Seine, de Billancourt à Bagatelle. Frehel, à son insu, une des vraies interprètes de la misère, l'annonçait mélancoliquement à qui voulait l'entendre, il n'y a pas longtemps, à l'Olympia. Des vieillards sordides, comme les ponts de Paris en abritent dès la tombée de la nuit, n'échappaient point à son charme, et, chantait toujours la mélancolique Frehel, le jeune homme et le patriarche désiraient attendre cette fille sous une arche connue des initiés. J'ai toujours éprouvé une grande sympathie pour cette grande fille mince et molle, blonde, avec un visage pâle en chair de champignon de cave, éclairé par deux myosotis romantiques. Je la comparais, dans mon imagination, aux filles à soldats de Toul : Ninon la Gaité, Rose des Bois, Marie des Guérites et d'autres. Je regrette de ne pouvoir donner un nom à l'héroïne de la chanson de Frehel, ce qui simplifierait la besogne. Cette belle apache de port d'eau douce fut contemporaine de La Chaloupeuse à qui la Seine ravit un amant dont les yeux valaient, paraît-il, la peine d'être décrits avec lyrisme.

LA LANTERNE SOURDE

La plupart des grandes villes d'Europe possèdent un fleuve, une rivière pour les besoins quotidiens de la tragédie nocturne. La lumière de la lune, dans une eau saturée de produits chimiques, attire le peuple pittoresque de la nuit, comme le soleil attire les tuberculeux riches et les petits bourgeois somnolents. J'imagine les bords de la Sprée peuplés d'ombres commentées par George Grosz et la mort liquide retapée au goût du moment avec, sur sa tête, un petit chapeau, à ses pieds des souliers à hauts talons, l'attirail encore élégant de la misère qui, de jour en jour, se laisse séduire par des complications d'une certaine élégance.

A l'heure où les remorqueurs dorment dans les coins, et mêlent l'odeur du goudron à celle des banlieues confites dans la poudrette et le guano, la Seine étale sa robe sombre pailletée de nacre un peu mauve, d'un triste mauve, un peu livide, celui des yeux des poissons qui ne voient plus. La fleur lumineuse de l'électricité, si humaine mais sans passions, indique la voie mouvante qui conduit dans les filets de Saint-Cloud les épaves les plus affreuses d'une grande cité qui abandonne les déchets de sa consommation entre deux airs de chansons populaires.

J'habite non loin de la Seine, dans le paysage le plus morne de Paris. Un tramway nocturne passe devant mes fenêtres. Il troue la nuit comme un fer rouge dans la direction de Versailles. La nuit fume et pétille derrière son passage. A Versailles, j'espère que des gardes-françaises l'éteindront avec de l'eau, peut-être simplement en lui jetant leurs tricornes. Devant ma fenêtre, dix gros gazomètres composent un coin de décor où l'œil se repose familièrement.

AUX LUMIÈRES DE PARIS

Une fois par an, j'entends un cri qui vient des bords de la Seine. Je tends l'oreille. Un matin j'ai su que ce cri avait été jeté par une jeune fille de Paris, qui avait désiré ardemment la vie au moment suprême où elle remontait à la surface de l'eau pour la troisième fois. Parfois, quand le crépuscule de la nuit assouplit les quelques détails de la nature parisienne qui ne sont pas sous le contrôle de l'homme, je mène mon fox-terrier dans les petits coins fameux fréquentés par les rats. Ce fox-terrier connaît tous les rats du quartier pour les avoir "coursés" au moins une fois : c'est dire qu'il n'est plus très jeune. Quand il passe dans l'ombre d'un pont, son poil se hérissé. Il y a des présences qui ne lui sont pas plus favorables qu'à moi-même. Le peuple des bords de la Seine rejoint les rendez-vous mystérieux où les inimaginables métiers de la nuit vont s'activer dans une atmosphère intellectuelle inquiétante ; d'abord parce qu'on ne voit pas clair et puis parce que les éléments de cette activité ont été vulgarisés par l'image, la lecture des journaux et la tradition des nourrices des bas quartiers.

C'est ordinairement dans l'ombre d'un pont, au bord de la berge où les flots clapotent que l'on retrouve quelques pièces détachées de femmes coupées en morceaux. Ces dernières années furent particulièrement prodigues de ce genre d'assassinat qui donne une coloration perverse aux ombres de la Seine et surtout aux locaux dont les murs furent témoins de ce genre d'opération. Cette image appliquée à l'une de ces mille maisons, entremêlées de guinguettes que l'on trouve au bord de la Seine, dans les faubourgs de la ville, donne une singulière qualité littéraire à des logements au demeurant

terrorisés par les punaises. On rencontre dans ces parages des figures latines, que les poils bruns, mal rasés sur des peaux verdies par le sommeil à la belle étoile, rendent merveilleusement responsables de tout ce que les promeneurs solitaires, qui appartiennent à un autre genre, peuvent imaginer. Mais que dire des filles, des jeunes filles dédiées à cette détresse sans remède ? Elles sont les types les plus purs d'une race qui doit toujours avoir vécu sous les ponts, ne s'occupant que des choses et des êtres qu'on rencontre sous les ponts et ne mangeant qu'une nourriture que l'on ne peut manger que sous les ponts. Car, à supposer qu'elles aient connu, dans un jour en fleur de leur petite enfance, la vision même lointaine d'une autre atmosphère, rien ne pourrait empêcher une jeune fille d'aller rétablir son destin dans les quartiers de la ville où la misère peut être considérée ainsi qu'une richesse. Les filles chantées par Frehel naissent sous des ponts. C'est sous un pont, peut-être un pont plus nuptial, à cause de la richesse de son ornementation, que leur chair secrète s'émut pour la première fois. Comme les filles de Nancy, au cerveau d'infusoire, participaient de la forêt, du gazon des forts, des fortifications des batteries, celles-ci, nées sur la pierre humide, participent des paysages urbains de la Seine et connaissent, peut-être, la farouche volupté d'être les déesses de l'égout, celles de la fumée noire des remorqueurs et du sombre silence qui accueille l'adieu à la vie des suicidés inconsistants. Celle que j'ai vue le jour, farouche, sale et fauve, protégeant ses yeux de fille nocturne contre les indiscretions du soleil, doit resplendir, à la nuit, d'une vie adaptée à toutes les embûches, à tous les

événements, à tous les miracles de la nuit. Dans la lourde ivresse du vin aucune force humaine ne peut l'empêcher de connaître le royaume perfide des songes où les plus belles créations de l'esprit s'évanouissent au petit jour en ricanements. Autour de son corps terrassé par l'ivresse, les patriarches de la Seine choquent leurs verres et commentent ce qui a pu parvenir jusqu'à leurs oreilles des événements quotidiens. Rien ne doit émouvoir ces compères. La funèbre engeance de la nuit unit ses mains de Billancourt aux Carrières et les vieilles de la tribu dansent *Les Matassins* ou *Le Branle de Metz*.

Le voyou sérapique qui siffle dans la nuit est un ange relativement aux personnages de ce cauchemar discipliné. Un jeune voyou échevelé qui passe sous un pont, au-dessus de cette mêlée confuse, jette, en sifflant dans ses doigts, deux rayons d'or à travers la nuit. Pour une fille du peuple des ténèbres de la Seine, voici le Prince charmant qui apporte les promesses classiques et le guerdon de ses vingt ans.

Je voudrais, — c'est-à-dire, je désire en ce moment —, qu'une municipalité, secouée par un printemps plus malin que tous les autres, organisât une fête des Ponts de Paris. Mlle Mistinguett chanterait sous le pont Mirabeau pour les petites filles nées au bord du fleuve ; Frehel, pâle et désespérée, chanterait sous le pont de Grenelle, et Damia et Andrée Turcy chanteraient sous le Pont-au-Change devant les tours du Palais de justice, où les filles aisées de la prostitution légale vont chercher franchise. Ce divertissement aurait lieu dans la nuit, au bruit des flots et des chuchotements. Les projecteurs puissants de la Tour Eiffel chercheraient la foule à

LA LANTERNE SOURDE

intervalles irréguliers. Des visages de marbre s'inscriraient brutalement dans leur lumière, pendant quelques secondes, le temps d'apercevoir, peut-être, une personnalité sur un des visages dépouillé de son masque nocturne. Car telle est l'importance du music-hall, en ce temps, qu'il faut lui permettre de fonder des colonies où l'excédent de sa production trouvera son utilisation. Il est décent, toutefois, de ne pas oublier, au milieu de cette réjouissance officielle, que la Seine, étirée entre ses deux quais de meulières et de ciment, impose la senteur équivoque de ses eaux extraordinairement peuplées. Une jeune morte suit le courant. Ses jupes et son manteau l'enveloppent de voiles comme un poisson japonais. Son visage n'est plus qu'une sphère sans ornement où l'hélice d'un bateau parisien a laissé une blessure rose et lilas. Elle va cahin-caha, vers les filets de Saint-Cloud où Moïse lui-même, arrêté dans son destin, n'aurait jamais connu le premier sourire de cette fille de roi qui le sauva des eaux.

LA ROSE DES GARES

A l'extrémité de chacun des quatre points cardinaux, une gare apparaît comme une bulle irisée où se reflètent les images les plus conventionnelles et les plus charmantes, et aussi les images que l'on ébauche en soi-même, selon l'humeur du jour : la peine et la joie.

Il y a le nord et sa gare d'où l'on part pour la dernière station des neiges où l'homme farouche et blond tend vers les splendeurs du sud une imagination exaltée. Puis l'ouest et sa mer océane, ses îles, où les fruits les plus rares, les fleurs les plus sensuelles s'amoncellent au pied d'un pylône d'acier, gloire d'un poste émetteur. Au sud, c'est encore la mer, l'Afrique couleur de lion, le sable et la poésie maligne du sud qui tente les aventuriers et finit toujours par les reconforter. Et il y a dans la rose des gares, l'est taciturne et secret avec son mystère, ses longs trains internationaux, la petite dame cravatée de batik qui salue gaiement la frontière russe, la neige souveraine et les Chinois, noirs de froid dans la neige qui recouvre les pistes vieilles d'une heure.

*
* *

LA LANTERNE SOURDE

C'est muni de ce petit bagage de visions à bon marché qu'il faut aimer les gares de Paris pour ce qu'elles contiennent de haute mélancolie et d'amertume luxueuse. Il est souvent utile de faire de ses peines une sorte de luxe. Les gares sont des temples où la méditation s'enrichit de mille forces secrètes qui offrent aux misères les plus humbles une parure telle que les artistes savent en concevoir pour donner de la qualité à des disgrâces passagères. Toutes n'offrent pas le même attrait pour la sensibilité d'un désespéré, régulièrement à jeun, comme je l'étais, dans cette triste jeunesse où tous les fruits que l'on cueille à l'arbre sont trop verts ou perfidement gâtés.

La gare du Nord est un éden pour la mélancolie que l'on ne veut pas voir disparaître d'un seul coup. Au nord et à l'est de toutes les parties du monde, la lutte pour la vie atteint aux plus nobles figures du lyrisme, et la plus belle saga nordique est encore celle de l'homme qui avait faim, pendant les trois cents pages d'un roman de Knut Hamsun. Or, avoir faim pendant les trois cents pages d'un livre, même discret, c'est avoir eu faim pendant deux ou trois années, blanches comme la neige, aiguës comme la neige et tout éblouies de cette intelligence presque divine que la faim allume et protège comme une lumière dans le vent. La gare de l'Est, c'était encore, à cette époque où chacun de nous commençait à donner à ses mots une valeur sentimentale qu'il fallut changer par la suite, Nancy, Toul, Commercy, le plateau d'Ecrouve, Ninon la Gaîté, la fille du "6-9" qui suivait pieds nus les marches d'épreuve, et le vieux mystère de la frontière, où des racontars déjà tragiques venaient

PIERRE MAC ORLAN

La lanterne sourde

Ce livre est une espèce d'éventail sur lequel Pierre Mac Orlan aurait peint à mesure le portrait de ses pensées et de sa sensibilité. En d'autres termes, il traite toutes sortes de sujets : la Seine, et les ponts de Paris, Fréhel, Mistinguett, les assassins genre 1924, la musique populaire, etc. L'auteur nous conduit jusque sur la Tamise, dont il parle mieux qu'un Anglais, et sur la Loire, qu'il évoque mieux qu'un Tourangeau.

Mais ce qui fait l'unité de ce recueil, c'est son ton unique, le ton Mac Orlan, mélange de gogue-nardise et de mélancolie. Sur les paysages, les gens, les aventures qu'il a observés, Pierre Mac Orlan jette une lumière un peu blafarde, une lumière de lanterne sourde, bref, la lumière même de sa poésie.

nrf

53-VII 

A 24075